Document generated on 06/06/2025 6:57 a.m.

XYZ. La revue de la nouvelle

Les pigeons de Minou

Pierre Karch

Number 106, Summer 2011

Règlement de comptes : la loi du talion

URI: https://id.erudit.org/iderudit/63843ac

See table of contents

Publisher(s)

Publications Gaëtan Lévesque

ISSN

0828-5608 (print)
1923-0907 (digital)

Explore this journal

Cite this article

Karch, P. (2011). Les pigeons de Minou. *XYZ. La revue de la nouvelle*, (106), 50–52.

Tous droits réservés © Publications Gaëtan Lévesque, 2011

This document is protected by copyright law. Use of the services of Érudit (including reproduction) is subject to its terms and conditions, which can be viewed online.

https://apropos.erudit.org/en/users/policy-on-use/

This article is disseminated and preserved by Érudit.

Érudit is a non-profit inter-university consortium of the Université de Montréal, Université Laval, and the Université du Québec à Montréal. Its mission is to promote and disseminate research.

https://www.erudit.org/en/

Les pigeons de Minou

Pierre Karch

Du temps qu'elle était belle, Minou Duparc avait eu un mari, deux fils et un amant. Dans cet ordre. Puis elle les avait perdus dans l'ordre inverse.

Seule, elle avait pris du poids, car elle n'avait pas perdu le goût de préparer des petits plats qu'elle ne partageait plus, hélas ! avec d'autres, mangeant pour quatre plus souvent qu'il n'était bon pour sa taille. Qu'on n'aille surtout pas croire que tout son charme avait fondu dans la graisse. Il demeurait entier dans son sourire qui faisait oublier le reste, un sourire jeune depuis que le chirurgien-dentiste lui avait refait toutes les dents, ce qui lui donnait une plus belle bouche qu'à vingt ans.

Son patron le remarqua comme tout le monde, mais, contrairement aux autres, il voulut en profiter, s'en croyant le droit et se disant que, dans son état, elle ne pouvait pas mieux passer son temps qu'en le lui consacrant. C'était mal la connaître, car une femme qui ne se fait plus d'illusions est rarement prête à en entretenir chez les autres.

Le regard de Minou suffit, un temps, pour faire taire ses roucoulements, mais elle dut ensuite repousser ses assauts en lui parlant avec fermeté, puis lever le bras pour garder le pigeon insistant à distance, ce qui créa un froid entre eux qui se répandit dans le bureau, jusqu'à la plus jeune secrétaire qui se demandait pourquoi une vieille femme qui était passée par là faisait tant de manières alors qu'à son avis, Minou aurait dû être flattée de l'attention que lui accordait un homme, peu importe son âge.

Lily n'était pas ravissante, mais avec ses petits yeux de jais, ses seins de starlette et sa taille fine, elle avait, malgré ses vingt-cinq ans, l'air garce d'une adolescente vicieuse. Elle se fit remarquer, parce qu'elle en prit soin, et se vit graduellement confier les responsabilités de Minou, qui n'eut bientôt plus qu'à décrocher du mur son miroir rond dans un large

cadre doré, sa petite reproduction des *Repasseuses* de Degas, à prendre, puis abandonner le calendrier de l'agence immobilière RE/MAX proposant, ce mois-là, une recette de poulet tandouri accompagnant une photo du Taj Mahal, ce qui était promesse de délices éternelles ou de mort certaine. Minou vida les tiroirs en dernier, juste avant de céder la place.

Comme elle avait de l'expérience, elle se trouva rapidement un autre emploi, mais à une fraction de son ancien salaire. C'était mieux que rien, mais ce n'était pas assez pour faire du zèle. Fini donc les heures supplémentaires. Son temps libre, elle le passerait, le jour, à faire du lèche-vitrine, à explorer divers quartiers de la ville pour en découvrir l'âme, le rythme de vie, les couleurs, les odeurs, le sourire, les mystères, ou elle s'assoirait sur un banc et lirait un polar de Fred Vargas, qu'elle aimait beaucoup, plus encore que les romanciers anglais qui sont pourtant, de l'avis des experts, les meilleurs auteurs de romans policiers. Le soir, elle regarderait la télévision ou lirait des livres de recettes illustrés.

Chose qui eût étonné son mari, ses deux fils et son amant, du jour au lendemain semble-t-il, elle se prit d'affection pour les pigeons, non pas ceux, familiers, du voisinage, qui continuaient de l'agacer par leur promiscuité et leur saleté générale, mais ceux, moins nombreux, d'un petit square à une demi-heure de marche de chez elle.

Quand elle y revint, elle avait pour eux un sac de graines de choix, qu'elle vida à un mètre du banc où elle s'assit pour les regarder picorer. Puis, quand ils eurent tout mangé, elle sortit de son sac *L'homme à l'envers* et reprit la lecture qu'elle avait commencée ce jour-là, levant son regard, chaque fois qu'elle tournait une page, dans la direction d'une maison prétentieuse comme une demoiselle habillée de dentelles un jour de semaine.

Avec le temps, la nouvelle se répandit chez les oiseaux que Minou Duparc offrait, à l'heure du déjeuner, le meilleur spécial du jour, variant même le menu, de sorte que, pour bouffer à leur goût, les pigeons arrivaient plus tôt. Leur nombre augmentant, Minou ne versait ni un ni deux, mais trois sacs,

ce qui commença à inquiéter le propriétaire de la maison à décoration chantournée, instinctivement hantée par les pigeons à cause des niches qu'elle leur offrait et de son toit capricieux comme un air de Paganini, bientôt couvert de notes blanches, rondes ou croches. « Il faudrait parler à la petite dame boulotte assise dans le square, mais pour lui dire quoi ? » se demandait l'homme, ennuyé

Le jour où il tomba à la renverse du haut de son perron, ayant glissé sur la fiente fraîche de pigeons, et s'assomma sur la dernière marche de ciment, il comprit qu'il ne lui restait qu'une chose à faire et la fit. Il vendit à perte ce que ses voisins appelaient entre eux « le pigeonnier ». Quand elle lut « VENDU » sur l'écriteau de RE/MAX planté au cœur de la pelouse, Minou Duparc vida son dernier sac, heureuse d'avoir eu un mari, deux fils, un amant et son ancien patron.